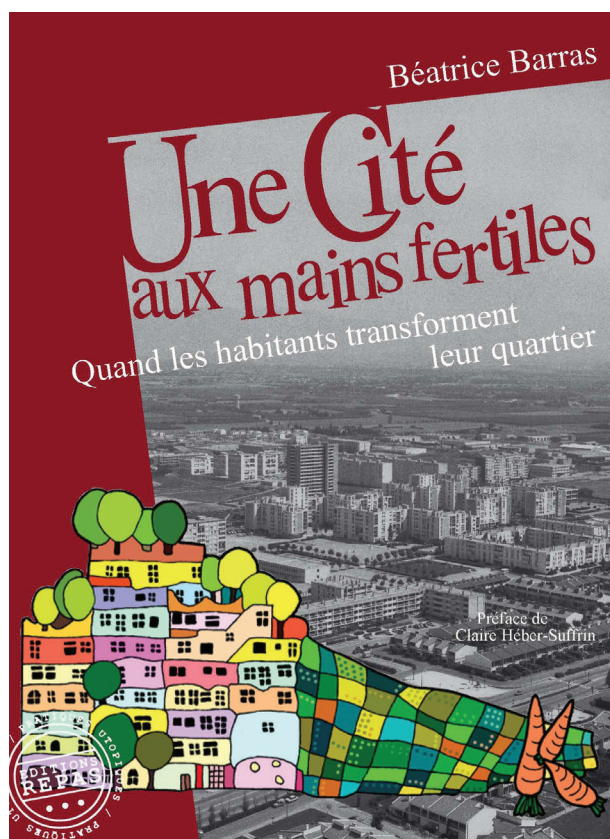


Mosaïque

Des initiatives locales en quête d'un monde meilleur

Compte-rendu du livre de
Béatrice BARRAS, *Une Cité aux mains fertiles*, Valence, Éditions Repas, 2019

Par Michel VILLETTE
Centre Maurice Halbwachs, AgroParisTECH



Dans les milieux académiques, on parle beaucoup aujourd'hui de « recherches participatives », et l'on se demande comment associer les personnes étudiées aux études qui les concernent. Béatrice Barras, l'autrice d'*Une cité aux mains fertiles*, n'a pas attendu que s'expriment ces bonnes intentions académiques. Elle a écrit elle-même le compte rendu de ses expériences et de celles de ses amis.

Elle adopte avec courage, talent et précision, une posture de praticienne réflexive. C'est le premier intérêt de cet ouvrage.

Un second intérêt vient des événements relatés : un enchaînement d'initiatives locales multiples se déployant en Ardèche, tantôt à la campagne et tantôt à la ville, sur une période de plus de trente ans, avec des hauts et des bas, et des résultats probants.

Le livre se réfère à des réalisations, il n'est pas un simple discours, mais l'écho de pratiques dont le livre décrit les péripéties tout en s'efforçant d'en dégager les lignes directrices. Chemin faisant, il fait l'apologie d'une certaine conception de la vie en société.

Dans ce réseau de militants locaux ardéchois se mêlent des femmes et des hommes, des entrepreneurs et des ouvriers, des chrétiens, des musulmans, des communistes, des partisans de l'autogestion, des immigrés, des travailleurs sociaux, des élus, des fonctionnaires... Ils s'efforcent de créer du lien plutôt que de diviser ; d'encourager la vie plutôt que de céder au désespoir ; de se prendre en main et d'agir plutôt que de se faire assister ; de travailler patiemment et à très long terme plutôt que de chercher des résultats rapides. On joue le collectif plutôt que l'individuel, le bel ouvrage et le savoir-faire artisanal plutôt que la recherche du profit. Ces couples d'opposés forment une sorte de musique de fond qui inspire tout l'ouvrage.

Rien à voir avec le paupérisme ! Bien au contraire. Comme le dit l'autrice de la préface de l'ouvrage, cette équipe d'amis affirme « le droit simple au "luxe", et vit finalement dans le luxe d'un dense réseau d'amitiés, même lorsque l'argent fait défaut. Il s'agit du luxe d'un engagement joyeux dans des projets audacieux qui canalisent les énergies, du luxe d'une utopie construite au jour le jour comme une œuvre qui dépasse le cadre étroit des intérêts et des parcours individuels.

Tentons ici un inventaire partiel des réalisations de cette fine équipe, histoire de convaincre le lecteur que le livre propose des narrations précises de projets effectivement réalisés, ce qui est bien plus et bien mieux qu'une évocation nostalgique des idéaux de mai 1968 !

1975 : Une bande de jeunes animée par Gérard Barras (le mari de l'autrice) reconstruit un hameau en ruines dans les gorges de l'Ardèche. Là se nouent des amitiés qui dureront toute la vie.

1975-1983 : Monsieur et Madame Barras s'acharnent à vouloir restaurer et remettre en marche une filature de laine isolée dans un village de montagne. Ils entraînent avec eux plusieurs membres de la bande. La vie est rude, les moyens financiers font défaut. Le travail des pionniers débouche en 1982 sur la création de la Scop Ardelaine – que rejoignent bientôt une dizaine de personnes supplémentaires – et qui vend des matelas, des couettes et des oreillers en laine, sur place, par correspondance, et sur les salons bio.

Las de la vie rurale, l'un des membres de l'équipe, Fred, issu d'une famille de militants socialistes, décide de retourner vivre en ville avec sa compagne, Béa. Il se fait embaucher dans une entreprise de bâtiment. Il obtient un logement dans une cité HLM de Valence dénommée Fontbarlettes, qui est considérée comme le Chicago local.

L'ambiance dans la cité, construite dans les années 1960, à une époque où l'industrie valentinoise en plein développement avait un fort besoin de main d'œuvre, s'est dégradée au gré des vagues successives d'immigration et de la disparition des emplois industriels. En 1980, violence, dégradations, squats, relégation, mépris, ressentiment, drogue et prostitution sont passés par là, et la cité est devenue un quartier à fuir.

C'est dans ce contexte urbain difficile qu'un transfert va s'opérer du réseau de solidarité rurale vers le monde encore plus difficile des banlieues à problème, mais toujours, nous dit l'auteur, dans le même esprit et sur la base des mêmes valeurs.

Alors que les actes de délinquance se multiplient dans le quartier, un retour à l'action bénévole des habitants s'accomplit avec la mise en place de conciliateurs de quartier. En liaison avec le président du tribunal, le commissariat de police, la gendarmerie et les huissiers, cinq habitants volontaires et non rémunérés deviennent de véritables juges de paix, chargés de régler à l'amiable les multiples conflits locaux.

En 1985, las de son travail de salarié du bâtiment, Fred envisage de créer sa propre entreprise et d'en faire un lieu d'insertion sociale pour des habitants du quartier. Il reprend contact avec ses anciens amis de la Scop Ardelaine, qui s'est développée entre-temps. De son côté, Gérard Barras, gérant de la coopérative, cherche à créer un atelier de tricotage et de confection, mais il ne dispose ni du matériel, ni des compétences nécessaires. Or, Valence, à l'initiative d'une importante communauté arménienne, fut autrefois une ville à l'industrie textile développée. Cette industrie est aujourd'hui en crise, faute de pouvoir résister à la concurrence d'Afrique du Nord et de Turquie. Des ateliers sont à l'arrêt, des machines sont à vendre, des personnes qualifiées sont sans travail, et les HLM de Fontbarlettes proposent un local, dans l'espoir de créer un peu d'emploi sur place.

C'est ainsi que la coopérative Ardelaine, conçue au départ pour soutenir le développement rural, devient une coopérative des banlieues, avec à sa tête une jeune femme de 23 ans, née en Algérie, fille d'un Kabyle et d'une Ardéchoise.

Dans le quartier, les initiatives se succèdent : des ateliers sont mis à la disposition d'étudiants des Beaux-Arts dans les HLM ; des enfants construisent eux-mêmes les aménagements d'une aire de jeu avec l'aide de bénévoles... Mais ces initiatives sont constamment menacées par des conflits et drames : la CGT considère qu'on a fait travailler illégalement des enfants et menace de faire un procès ! Un peu plus tard, un animateur culturel est assassiné d'un coup de poignard. L'atelier de confection est saccagé, le camion des livraisons pillé. Malgré tout, l'atelier de fabrication de pulls se développe, les modèles plaisent, et il devient possible d'embaucher plusieurs ouvrières, tandis qu'ailleurs dans la cité on apprend la musique, des groupes de slam se forment et rencontrent un certain succès.

Je vous laisse découvrir la suite, et, en particulier, l'épisode de la création des jardins ouvriers...

Un tel témoignage vise incontestablement à l'édification des lecteurs, et je lis page 156 : « Après plus de trente ans d'action, les protagonistes de cette aventure arrivent à l'heure du partage de leur expérience en espérant qu'elle soit source d'inspiration pour encourager à agir ». Ainsi, selon l'auteur, les conduites des membres du réseau d'amitié ont valeur d'exemple, et elle propose d'adopter en d'autres lieux les mêmes valeurs pour développer le même type de liens de solidarité.

Ce serait passer complètement à côté des intentions de la narratrice que d'adopter une attitude critique et de chercher à déconstruire son récit. À la lecture, on peut pourtant se demander si les valeurs qui animent les protagonistes sont homogènes, et si les liens de solidarité sont aussi solides qu'elle aime à les présenter.

Qu'est-ce qui relie vraiment les événements relatés et les protagonistes entre eux ?

La première réponse est la plus faible et la plus évidente : ils ont vécu dans le même quartier, et les plus actifs ont pris des initiatives diverses à différentes périodes pour tenter d'améliorer leurs conditions de vie.

La deuxième réponse un peu plus ambitieuse, consisterait à dire que leurs actions sont animées par un ensemble assez homogène de valeurs communes qui inspirent leurs initiatives et contribuent à leurs réussites.

La troisième réponse consisterait à dire que les initiatives relatées dans le livre sont pour une large part le produit de leur mise en récit : c'est la narratrice qui met en évidence rétrospectivement des liens, des continuités entre des événements. D'autres témoins verraient peut-être les événements comme indépendants les uns des autres, et inspirés par des valeurs et des croyances diverses.

En lisant attentivement le témoignage de Béatrice Barras, on dispose de nombreuses informations factuelles qui permettent d'articuler et de nuancer ces trois types de lecture. Les conflits entre communautés (chrétiens, musulmans, communistes, bénévoles et professionnels du social, entrepreneurs et assistés, délinquants et habitants en quête de tranquillité) ne sont pas effacés du récit, l'auteur affirme seulement qu'ils sont autant d'obstacles et de difficultés qu'il faut chercher à dépasser pour améliorer la vie des habitants.

Le récit fournit aussi de nombreuses indications sur les arrivées et départs des militants bénévoles, leur découragement, le niveau variable de leur engagement dans les projets, au point qu'on peut se demander si les seuls véritables « permanents » de cette histoire de trente ans ne sont pas Béatrice Barras et son mari. Il y a toujours un groupe d'amis, mais il change au cours du temps : Yann Maury démissionne page 42, Nora s'en va page 84, Fred quitte le quartier page 89, etc. Le récit met au centre de toutes les initiatives l'action de militants bénévoles, mais, à la lecture, on ne peut sous-estimer les apports des institutions d'aide sociale (souvent critiquées pour leur maladresse ou leur manque d'engagement). La municipalité, l'office de HLM, la Fondation de France, le CNAM, la Région, le tribunal et d'autres sont des acteurs majeurs des événements relatés, et pourraient tout aussi bien se mettre en scène comme des personnages centraux de cette histoire.

C'est tout l'intérêt de ce récit minutieux, qui est à lire par tous ceux qui s'intéressent à la sociologie urbaine et aux initiatives locales : l'histoire nous est proposée du point de vue d'une des protagonistes, mais la narration est suffisamment précise et complète pour que l'on puisse lire en creux d'autres versions possibles des mêmes événements, par exemple, le point de vue des policiers, ou celui des trafiquants de drogues que les initiatives d'amélioration du quartier dérangent probablement dans leurs activités.